

UNE PAGE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Quelques extraits d'un travail présenté par "une étudiante" au cours de littérature, le 17 février

PAGE TIRÉE DE LA "PROFESSION DE FOI DU VICAIRE SAVOYARD"

"La sainteté de l'Évangile est un argument qui parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe, qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses moeurs! Quelle grâce touchante dans ses instructions! Quelle élévation dans ses maximes! Quelle profonde sagesse dans ses discours! Quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! Quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ. La ressemblance est si frappante que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Que's préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie? Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres avant lui l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en legs leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice; Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné des leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre; et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate, philosophe tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu".

J.-J. ROUSSEAU.

(Emile, ou "De l'éducation.—Livre IV)

x x x

Toutes les anthologies ont reproduit cette page, sans jamais nous dire à quelle oeuvre du maître, il faut la rattacher. Elle est extraite du IV^{ème} livre de l'Emile (Profession de foi du Vicaire savoyard); il n'importe guère, d'ailleurs, parce qu'au point de vue de la doctrine cette éclatante affirmation de la divinité de Jésus-Christ ne se relie à rien dans l'âme du philosophe. La religion de Jean-Jacques Rousseau, c'est celle de son Vicaire: une sorte de déisme qui se passe de la révélation, et qui partant, supprime l'incarnation. Comment l'illustre écrivain a-t-il pu jeter un si vif rayon de lumière sur le problème de la divinité de Jésus-Christ, sans devenir chrétien? Je ne sais; mais s'arrêter à cette difficulté ce serait prêter à la vie et aux écrits de Rousseau une logique que ne connut jamais ce rêveur maladif.

C'est comme un modèle de style que je cite cette page de Rousseau, et parce qu'elle représente assez bien le ton ordinaire de son éloquence. Au point de vue de la langue je remarque que tous les mots sont de la plus pure tradition française. Aucune ride, aucune de ces petites déviations de sens qui trahissent l'archaïsme. Mais d'un autre côté, il n'y a aucune trace de création; nulle part, on ne rencontre un mot d'une frappe nouvelle et qui soit en avance sur le mouvement général de la langue. C'est un vocabulaire qui

n'a pas de date. M. Ferdinand Brunot a étudié à la loupe l'évolution tantôt plus rapide et tantôt plus lente de la langue française à travers les siècles. La page de Rousseau que je viens de lire ne lui fournirait aucune donnée.

J'irai plus loin. Avant de chercher à montrer quelle est la beauté supérieure du morceau sur l'Évangile, je veux dire encore qu'est-ce qu'il ne faut pas lui demander. Aujourd'hui que la prose tend à devenir savante et recherchée presque à l'égal de la poésie, les auteurs s'appliquent à briser les accouplements de mots qui ont eu cours trop longtemps. C'est une manière de rajourner le style et d'obtenir des effets vifs et pittoresques. Rousseau ignore absolument cet artifice du métier littéraire, et il n'en a cure. Chez lui le substantif va toujours se souder à l'épithète vers laquelle le pousse une vieille affinité. Je donnerai quelques exemples: "grâce touchante", "profonde sagesse", "affreux supplice", "morale élevée", "furieux fanatisme", "héroïques vertus..." etc. Ce sont là d'honnêtes expressions qu'un Flaubert, un Goncourt n'eussent jamais consenti à enchaîner dans leur prose.

Rousseau a dit quelque part qu'il composait toujours dans sa tête d'une manière assez complète avant de rien mettre sur le papier. On peut l'en croire. Or, cette méthode comporte une certaine indécision du vocabulaire, et ne permet pas le scrupuleux travail du joaillier qui choisit dans un écrin, pour bien assortir et bien marier.

Où donc est la beauté de cette page sur l'Évangile? Elle est dans le mouvement. On sent à travers les lignes une sorte de térépitation fiévreuse. Cette passion, cette rapidité dans l'argumentation, cet art d'interpeller un invisible adversaire, c'est le Rousseau le plus pur, je veux dire le plus authentique, le mieux pris au vif de son talent. Il a eu sa "journée" légendaire, comme Pascal et Joffroy avaient eu leur "nuit". Sur la route de Vincennes en voyant se poser devant son esprit la question de la valeur éducatrice des arts et des sciences, il éprouva une sorte de vertige: Les idées se pressaient dans son cerveau comme les mouvements précipités d'une artère; il dut se laisser choir au pied d'un arbre. Rousseau sera toute sa vie l'homme du chemin de Vincennes, du moins chaque fois qu'il traitera une question morale. Ne lui demandez pas le sang-froid, ce serait lui enlever son éloquence, cette chaleur dont on subit la contagion, alors même qu'on est en garde contre ses idées. A le lire, on croit voir la pointe de son épée qui fait reculer son contradicteur jusqu'à ce qu'il l'ait poussé au mur. Dans le premier alinéa de la page sur l'Évangile, toutes les phrases se terminent par un point d'exclamation ou par un point d'interrogation: ce qui revient au même, parce que, quand Rousseau met un point d'interrogation, vous vous figurez bien que ce n'est pas pour nous demander ce que nous pensons: C'est une manière de nous provoquer...

Dirai-je que c'est là un style oratoire? Assurément, mais combien différent de celui de Bossuet par exemple. Le grand évêque aime à construire de longues périodes, d'un équilibre savant et d'une harmonie bien soutenue. C'est, du moins l'une de ses manières favorites et celle qu'on a le plus louée. Rousseau procède par petite phrases, qui se suivent dru et qui entrent comme des flèches dans l'esprit. Il est par là plus proche de nous que l'homme des grandes oraisons funèbres. Nous aimons aujourd'hui une parole directe, nerveuse, qui produise tout son effet sans trop solliciter l'attention.

De rechercher ce que vaut la page de Rousseau sur l'Évangile au point de vue apologetique, ce n'est pas mon affaire. L'accordaire l'a magnifiquement enchaînée dans la péroraison de sa conférence sur l'Établissement du règne de Jésus-Christ. On lui attribue une grande valeur plutôt comme témoignage d'un incroyant que pour la vigueur de sa dialectique. Cependant, comme le fond

emporte la forme, il m'est permis de remarquer ici que Rousseau fait preuve d'une grande pénétration pour un homme qui ne fut jamais théologien... Tous les faiseurs d'anthologies ont dénaturé la première phrase de ce passage. On lit chez eux: "La majesté des Ecritures m'étonne; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur". Ce qu'ils ajoutent à Rousseau n'est rien; mais le mot qu'ils suppriment est le plus important et le plus lumineux de toute la page. "La sainteté de l'Évangile, dit Rousseau, "est un argument". Et cet argument parle au cœur. Contre Voltaire et les rationalistes de l'Encyclopédie qui veulent ne connaître Dieu que par l'esprit, Rousseau soutient qu'il faut aller à Lui avec toute son âme. Il se rappelle la fameuse pensée de Pascal: "Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point... C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison". Et, à la différence de tout son siècle, Rousseau comprend la profonde vérité humaine de cette formule... Je remarque, un peu plus loin, que Rousseau parle de la finesse de Notre-Seigneur. Ceci n'est pas d'une observation banale. Nous sommes habitués à considérer le Sauveur comme dominant ses adversaires de tout l'éclat de sa pensée divine. Mais d'une part, Jésus-Christ venait pour substituer une loi à une autre; d'autre part, il entendait ne manifester sa divinité que graduellement. Cela devait le placer parfois dans une situation assez délicate vis-à-vis des pharisiens. Rousseau a très bien vu ce qu'il y avait alors d'habileté en quelque sorte stratégique dans les réponses du Sauveur.

x x x

La pensée essentielle du morceau, c'est que la sublimité de la doctrine évangélique est une preuve par elle-même de la divinité de son auteur. On a contesté l'originalité de la morale de l'Évangile. Si on prend la question de ce biais, elle est très difficile, parce qu'elle demande une vaste enquête, et dans des domaines qui sont bien spéciaux. Des philosophes, comme Etienne Vacherot, ont cru retrouver, chez les moralistes de l'antiquité, la trace de tous les enseignements de Notre-Seigneur, et de ceux-là mêmes qui nous ont paru les plus neufs et les plus héroïques. Je dois les en croire sur parole. Mais la réponse anticipée de Rous-

seau me paraît décisive: "Où, dit-il, Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple?" En effet, on peut trouver ça et là chez les Grecs et chez les Latins, des préceptes dont le ton rappelle celui de l'Évangile. Mais comment un homme sans lettres, grandi dans une bourgade, aurait-il pu extraire de tout ce qu'ont pensé les philosophes, une doctrine exquise et qui n'a pas été égalée? Un si merveilleux électionisme, comme on dirait aujourd'hui, n'est pas d'un homme, et surtout n'est pas d'un charpentier...

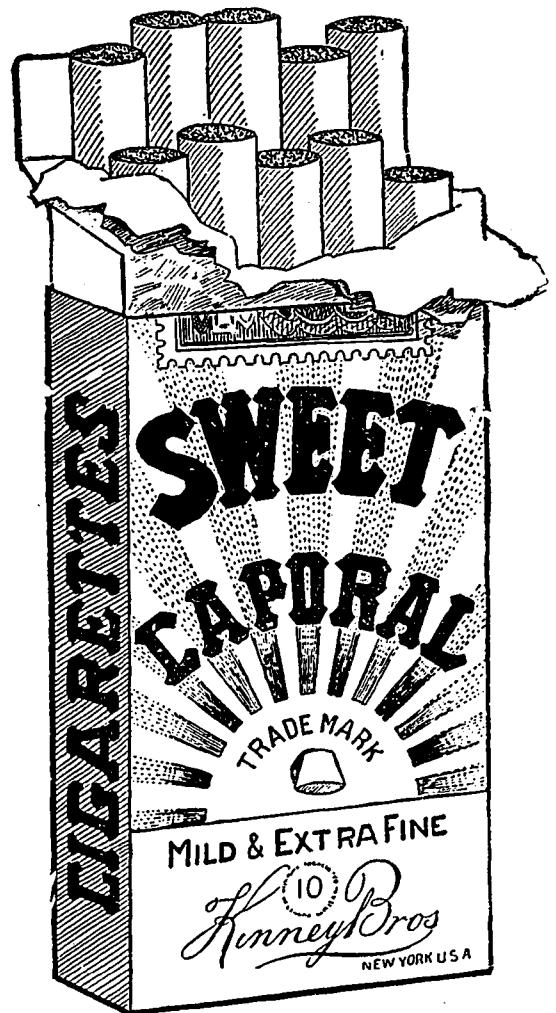
Rousseau était artiste, profondément! Quelques jours avant sa mort, son protecteur Girardin, lui fit donner un concert dans l'île des Peupliers. Rousseau en éprouva une telle jouissance et en demeura si ému qu'il demanda par respect pour ce souvenir sacré, d'être enterré à cet endroit. Eh bien! je me dis qu'un tel homme était prédestiné à goûter la céleste idylle qu'est l'Évangile, ce spectacle de Jésus voyageur au milieu de nous pour guérir nos douleurs et nous enseigner la doctrine du père universel. Quel qu'il en soit, il sera beaucoup pardonné à Rousseau pour avoir écrit cette phrase: "La sainteté de l'Évangile est un argument qui parle à mon cœur".

Irène LESAGE.

Ce 17 février 1913.



La rumeur vient de nous annoncer que nous avons à Laval l'émule de Gargantua en la mince et fluette personne de Monsieur H. B... E.E.L. Il est grand comme la moitié d'un, large comme le tiers d'un petit homme, et il mange comme dix gros hommes. N'en soyez pas surpris: il fait des délices de l'EAU DE RIGA.



**LA FORME LA PLUS PURE
SOUS LAQUELLE LE TABAC
PEUT ÊTRE FUMÉ.**

Lancet.